HAL
open science

Chercheur, engagé et professionnel du développement en milieu rural au Togo : équilibre entre affects, technique et distanciation

Mahamondou N'Djambara

To cite this version:

Mahamondou N'Djambara. Chercheur, engagé et professionnel du développement en milieu rural au Togo : équilibre entre affects, technique et distanciation. 1er Congrès de l'Afea / 21-24 septembre 2011 Paris (France), Sep 2011, Paris, France. http://afea2011.sciencesconf.org/9220. hal-00977325

HAL Id: hal-00977325

https://hal.science/hal-00977325v1

Submitted on 11 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chercheur, engagé et professionnel du développement en milieu rural au Togo : équilibre entre affects, technique et distanciation

Mahamondou N'djambara
Doctorant
Université de Lille 1 et Université de Lomé (Togo)
Lille – France
mndjambara@yahoo.fr

« Je vois, je sens, donc je remarque, je regarde et je pense »
Roland BARTHES, cité par François Laplantine (Laplantine, 2006 : 109)

I. Introduction

Pour celui qui s'est initié à l'Ethnologie, la première règle qu'il intègre est celle qui lui rappelle à tout moment qu'il doit rechercher la rigueur scientifique par sa capacité de distanciation. Les difficultés liées à cet effort d'objectivation dépendent de la position du chercheur et de son degré d'appartenance à la communauté qu'il observe.

Pour avoir ce « regard éloigné », l'altérité s'est présentée comme une condition indispensable au choix du terrain anthropologique en privilégiant l'étude des sociétés exotiques, particulièrement différentes de celle de l'observateur. Heureusement, comme le précisent les auteurs des *Notions clés de l'ethnologie,* « *pour autant, l'ethnologue n'a pas à s'interdire l'étude des sociétés occidentales »* (Géraud et al., 2007). Et cela suppose sans doute qu'étant donné que tous les chercheurs ne sont pas forcément des Occidentaux, l'idée est de dire que l'ethnologue peut observer sa propre communauté. Lévi-Strauss n'a pas manqué de le préciser d'ailleurs en ces termes : « *toute société différente de la nôtre est objet, tout groupe de notre propre société, autre que celui dont nous relevons, est objet, tout usage de ce groupe même, auquel nous n'adhérons pas est objet »*[1].

Aujourd'hui, nous pouvons aller plus loin en disant, pour paraphraser un peu Levi-Strauss, que même une société qui nous est familière est objet. Bourdieu nous en donne une illustration dans son *Homo Academicus* dont la publication a suscité ce commentaire de Roger Maggiori du journal *Libération* du 24 décembre 1984 : « *Que pouvait-on en effet objecter à Bourdieu avant même de lire son livre ? Qu'on ne peut pas, sauf à sacrifier toute objectivité scientifique, parler de manière "dégagée" et neutre d'un monde social où l'on se trouve soi-même gagé et engagé »*. Mais, Bourdieu, en faisant un retour réflexif sur sa propre situation de chercheur, a répondu d'avance à une telle objection. Il a rédigé un chapitre de près de cinquante pages qui est peut-être plus fort que tout le livre et constitue sans doute l'une des leçons les plus magistrales de méthodologie sociologique.

Une fois la question du choix du terrain, proche ou non de l'observateur, tranchée, se pose celle de la prise en compte ou non des émotions dans la construction du savoir anthropologique. Ce questionnement trouve sa raison d'être parce que depuis toujours, est considérée comme connaissance scientifique, une connaissance dépouillée au maximum de toute émotion et essentiellement basée sur la raison. Si Platon pensait que les émotions perturbaient la raison, Kant est allé plus loin en considérant les émotions comme étant des maladies de l'âme (Cosnier, 2006). L'idée est de dire qu'il faille un certain calme et une

[1] Cité par Géraud et al., *op.cit.*

sérénité pour conduire une recherche scientifique. Cependant, est-il juste d'établir la dichotomie entre l'émotion et la construction du savoir ?
C'est à cette interrogation que je vais tenter de répondre dans cet article, à partir de mon expérience de terrain. Après avoir défini la notion d'émotion et présenté mon terrain de recherche, je montrerai comment j'ai pu opérationnaliser les émotions qui minent ce terrain ainsi que la manière dont je les ai intégrées dans la construction des résultats de ma recherche.

Lorsqu'on aborde le champ des émotions, on se rend compte que les définitions varient considérablement d'un auteur à l'autre. Il ne s'agit pas ici de revenir sur ce débat, mais il est important que je précise ce que j'entends par émotion tout au long de cette ma démarche. Parmi les définitions possibles, j'en ai choisi une qui est plus proche de la perception des émotions telles que perçues sur mon terrain de recherche. J'ai préféré celle de Lazarus, traduite par Bruno Fortin en ces termes : « *Les émotions sont des réactions complexes qui engagent à la fois le corps et l'esprit. Ces réactions incluent un état mental subjectif, tel que la colère, l'anxiété ou l'amour, une impulsion à agir, tel que fuir ou attaquer, que cela soit exprimé ouvertement ou non, et de profond changement dans le corps, tel qu'une augmentation du rythme cardiaque ou de la pression sanguine. Certains de ces changements corporels préparent à des actions d'adaptations soutenues. D'autres - tels que les postures, les gestes et les expressions faciales - communiquent aux autres ce que nous ressentons ou ce que nous voulons que les autres croient que nous ressentons* » (Fortin, 2002).

II. Moi et mon terrain

J'ai choisi d'observer une communauté de migrants ruraux au sud du Togo, pays d'où je suis originaire. Il s'agit de migrants venus du nord du pays (région d'où je viens), de l'ethnie *kabyè*[2] (que j'ai « connue » pendant une période de ma scolarité et dont je parle la langue). Je n'entends pas revenir sur le débat ethnologique autour du mot « terrain », mais il est important dans ce débat, de choisir. Contrairement à la tradition ethnographique, il ne s'agit pas d'un milieu lointain pour moi, ni d'une société lointaine. C'est un endroit où je me rends, dans mon propre pays, pour « *observer la vie d'une société et recueillir sur elle des informations directement fournies par les intéressés eux-mêmes.* » (Izard, 1991). Cette prise de position fait suite à un questionnement, au vu de la littérature anthropologique : peut-on être anthropologue africain et africaniste, et le cas échéant peut-on être crédible ?

Partis donc pour étudier comment la communauté migrante kabyè de Bokocopé vivait en milieu d'accueil, notamment les liens qu'elle entretenait avec les autochtones et les transformations culturelles que cette situation avait pu engendrer, j'ai été surpris par la régularité d'un phénomène qui semble régir leur vie sociale : le recours aux projets de développement comme moyen de garantir le financement de besoins cycliques tels que le rite d'initiation *waah*, alors que généralement, pour financer leurs dépenses liées aux événements cycliques[3] ou imprévus, les paysans vendent ou hypothèquent leurs actifs, convertissent de petits montants d'épargne en grosses sommes utiles au moment opportun (Rutherford, 2002).

Un projet de développement est un outil adopté par les États dits en voie de développement, sous l'impulsion des institutions de Bretton Woods pour promouvoir leur développement, et

[2] Le Togo compte une quarantaine d'ethnies dont les principales sont : Kabyè (30 % de la population) au nord, Ewé (45 % de la population). Cf. DGSCN.
[3] Stuart Rutherford classe les dépenses paysannes en deux catégories : les dépenses liées aux événements cycliques (funérailles, rites, mariages, naissances, l'éducation des enfants, l'aménagement de l'habitat, le veuvage, les fêtes religieuses ou traditionnelles annuelles etc.) et les dépenses liées à des événements imprévus (la maladie, les accidents, les décès, les guerres, les inondations, les incendies etc.).

aussi par les ONG[4]/Associations pour améliorer les conditions de vie des populations pauvres. D'après une de mes enquêtes réalisées sur place, notamment lors de mon mémoire de Master, au moins 80 % des adultes que compte le hameau de Bokocopé appartiennent ou ont appartenu à des groupements villageois de développement. Le groupement villageois étant le porteur désigné d'un projet de développement (qu'il émane de l'État ou d'associations de développement) au niveau du village. La plupart reconnaît avoir soumis, plus d'une fois au moins, un projet agro-pastoral à des ONG ou autres associations de développement. Ce qui m'a donc poussé à regarder de plus près ce phénomène.

J'ai ainsi effectué un séjour d'observation de trois ans auprès de la communauté des migrants kabyè de Bokocopé, un hameau situé à environ 15 km au nord-est de Kpalimé[5], la deuxième grande ville de la Région des Plateaux au Togo. Sept mois après le démarrage de ma recherche, j'ai accepté un poste de responsable d'une Association de Solidarité Internationale (ASI) au Togo, qui intervient aussi dans la Région des Plateaux où se situe justement Bokocopé, mon terrain de recherche. L'ASI a initié, un an plus tôt, à la demande des migrants, un projet d'élevage. Ce fut donc l'occasion idéale pour moi d'observer la vie quasi-quotidienne de ces migrants autour du projet de développement et de « *faire voir les connexions* » (Wittgenstein, 1982) de cette pratique avec d'autres aspects de leur vie. Il faut dire que si ce poste m'a été proposé, c'est aussi parce que le monde du développement ne m'est pas tout à fait étranger, j'y ai travaillé pendant près de dix années.

Me voici donc dans une situation où, en tant que chercheur, j'aborde un milieu qui m'est familier, dans un contexte professionnel connu. Comment puis-je dans ce cas prétendre à l'objectivité ? Face aux différentes formes d'émotions et d'affect inévitables dans le monde du développement, comment ai-je pu prendre de la distance afin de livrer un travail « scientifique » ? Le but de cette communication est de répondre à cette question en exposant les difficultés que j'ai rencontrées dans ma quête de rigueur scientifique, ainsi que les outils que j'ai mobilisés pour tenter de trouver un équilibre entre émotions, affects et technicité.

Dans mon cas, je ne pouvais prétendre à la cognition qu'en prenant conscience de tous les pièges qui peuvent empêcher la connaissance, surtout dans ce milieu où le projet de développement occupe une place essentielle et apparaît comme « *un enjeu où chacun joue avec des cartes différentes et des règles différentes »* (Olivier de Sardan, 1995). Ici, plus qu'ailleurs, je me suis trouvé dans un monde où « *lorsqu'un individu est mis en présence d'autres personnes, celles-ci cherchent à obtenir des informations à son sujet ou bien mobilisent les informations dont elles disposent déjà. Elles s'inquiètent de son statut socio-économique, de l'idée qu'il se fait de lui-même, de ses dispositions à leur égard, de sa compétence, de son honnêteté, etc. »* (Goffman, 1973).

Le ressentiment s'est avéré alors être l'un des principaux pièges à déjouer. Ce souvenir d'un mal, d'une injure, d'un échec, etc. est à la base de l'expression des *émotions* et des *affects* dont il a fallu que je prenne en considération. J'entends ici par « *émotions* », ces états affectifs passagers qui peuvent être conçus comme un phénomène de désadaptation à la réalité ou plutôt, à la suite de Jean-Paul Sartre, comme une conduite dotée de sens, au moyen de laquelle le sujet s'efforce de s'adapter au monde. Pour cerner ces émotions, j'ai observé les impressions les plus élémentaires d'attraction ou de répulsion – *affects* — qui sont à la base de l'affectivité exprimée aussi bien par les observés que par moi-même. Goffman ne dit-il pas d'ailleurs qu'« *on ne peut saisir en effet des attitudes, des croyances et des émotions*

[4] Organisme Non Gouvernemental.
[5] Ville située à 120 km au nord-ouest de la capitale, Lomé.

« vraies » ou « réelles » chez quelqu'un qu'à travers ses aveux ou, de façon indirecte, à travers ce qui apparaît comme un comportement involontairement expressif. » (Goffman, *op.cit.).* Or, ces croyances et ces émotions diffèrent d'un sujet à l'autre et dépendent de l'environnement dans lequel elles ont été observées.

III. Prendre conscience des émotions et des affects

Pour mieux comprendre les diverses expressions, j'ai identifié tous les acteurs en présence ainsi que le *rôle* qu'ils ont et qu'ils peuvent utiliser dans diverses circonstances en présence des autres, en commençant par moi-même dans le rôle de chercheur, professionnel et intégré à la communauté. En face et avec eux, j'ai les migrants *kabyè*, mais aussi les autochtones, mes collaborateurs (techniciens de l'ASI), les enseignants de l'école primaire de Bokocopé, le pasteur du village, les agents techniques de l'État et d'autres ONG, et enfin ceux que je nomme *figurants* (ouvriers, artisans ou manœuvres recrutés ponctuellement dans le cadre du projet, fonctionnaires ou libéraux ayant acquis des propriétés aux environs du village, visiteurs, élus, etc.). Tous ces acteurs sont inévitablement en *interaction* les uns avec les autres, surtout quand on pense que « *toute personne placée en présence des autres a de multiples raisons d'essayer de contrôler l'impression qu'ils reçoivent de la situation »* (Goffman, 1973).

Pour influencer les autres dans une situation donnée, chaque acteur développe une panoplie d'actions ou de comportements en conformité avec son statut. J'entends par *rôle*, une activité ou un comportement typique préétabli de la panoplie d'activités possibles d'un acteur, que celui-ci peut utiliser dans une occasion ou dans une autre. Lorsqu'un acteur entre en contact avec un autre, certains aspects de leurs rôles se rencontrent et produisent des rapports. Les émotions et les affects ne sont donc que des manifestations des effets de ces rapports. A l'instar de Jeanne Favret-Saada, je vais tenter d'apporter la preuve empirique de ces relations en revenant sur un fragment de récit (Favret-Saada, 1977)[6]. Ainsi, prenons l'exemple de la *représentation*[7] de Koura[8], du 9 octobre 2009. L'objectif de cet entretien était de comprendre les liens que les enquêtés entretenaient avec le pays d'origine et les conséquences que cela pouvait avoir sur leur quotidien. Lors de notre entretien, voici comment il nous parle de ses parents :

> « *Moi, là où je les accuse, c'est au niveau de la gestion de leurs biens acquis ici en pays d'accueil. Leur idée principale était de bien manger et d'envoyer le reste à leurs parents restés au village au nord. Ils n'ont pas pensé à l'avenir de nous qui sommes leurs enfants. Ils n'ont pas pensé acheter des terres pour garantir notre avenir. Ils se disaient que tôt ou tard ils devraient repartir chez eux et qu'il était donc inutile d'acquérir des terres ici. Maintenant, nous les enfants, nous ne pouvons aller nulle part, nous sommes nés ici, nous avons grandi ici, et même si nous connaissons notre village d'origine, nous ne pourrions pas y vivre. Or, nous sentons qu'à tout moment, nous pourrions être priés par les autochtones, propriétaires terriens, de quitter les lieux. […] C'est pourquoi, personnellement, mon rêve est de tout faire pour acquérir un terrain rural ici, de m'y installer et de commencer une vie stable avec ma petite famille.* »

[6] Elle écrit notamment à la page 51 : *« Les seules preuves empiriques que je puisse fournir de l'existence de ces positions et des relations qu'elles entretiennent, ce sont des fragments de récit ».*

[7] J'entends par représentation, la totalité de l'activité ou du comportement donné par un acteur dans le but d'essayer d'influencer un autre acteur dans une occasion précise.

[8] N'ayant pas encore obtenu l'autorisation de publication des identités des enquêtés, je leur ai attribué des noms fictifs accompagnés de petits descriptifs (que je ne mentionne pas ici) afin de me retrouver dans mes notes.

Comment vais-je comprendre ou interpréter[9] cette *expression explicite* de mon informateur au-delà de tout préjugé ? Quelles ont pu être les émotions exprimées et comment ai-je pu en être affecté ? Pour saisir la façon de voir de l'enquêté à ce moment précis en rapport avec les différentes postures que j'ai pu avoir, je me suis appuyé sur le tableau suivant qui définit les acteurs en présence et quelques rôles pertinents qu'ils peuvent avoir.

Code acteur	**ACTEURS**	**RÔLES[10]**
A	Nous-mêmes	- **(1)** Chercheur - **(2)** Professionnel du développement. - **(3)** Intégré à la communauté de migrants.
B	Les migrants *kabyè*	- **(1)** Enquêtés. - **(2)** Bénéficiaires d'un projet de développement. - **(3)** Notre hôte.
C	Nos collaborateurs	- **(1)**Techniciens de terrains de développement. - **(2)** Habitués des migrants. - **(3)** Observateurs du processus de recherche.
D	Les enseignants	- **(1)** Éducateurs. - **(2)** Autorités intellectuelles locales. - **(3)** Hôtes des migrants kabyè.
E	Le pasteur	- **(1)** Cultes. - **(2)** Conciliateur/recours. - **(3)** Hôtes des migrants.
F	Agents techniques	- **(1)** Professionnels. - **(2)** Courtiers. - **(3)** Habitués.
G	Figurants : ouvriers, artisans, manœuvres, élus, commerçants, etc.	- **(1)** Clients. - **(2)** Spectateurs actifs. - **(3)** Hôtes ponctuels des migrants.

Tableau 1 : visualisation des acteurs en présence.

La première constatation qui peut être faite à partir de ce tableau, est que nous sommes bien en présence de deux acteurs : moi (A) et mon informateur (B) qui est un membre influent de la communauté des migrants. Ce jour, nous avions un rendez-vous d'enquête relatif à son histoire de vie. L'interview s'est déroulée sous un arbre derrière sa case[11]. A première vue, il s'agit d'une rencontre entre un chercheur (rôle A1) et son enquêté (rôle B1). Mais en tenant compte des trois dimensions de chacun de nous deux, le discours de l'enquêté peut être interprété sous l'angle de neuf (09) rapports possibles.

IV. Le poids des émotions et des affects

[9] Au sens herméneutique, c'est-à-dire en insistant sur le regard, le sentir et le langage, donc décrire ce que j'ai vu, senti et entendu.

[10] Chaque acteur peut avoir une infinité de rôles. Mais dans le cadre de cette recherche, j'ai choisi d'en retenir les trois les plus pertinents par acteur.

[11] Nous devons être conscient aussi du fait que l'environnement dans lequel se déroule l'action est d'une importance capitale. Autour d'une même question, j'ai eu l'occasion de collecter des informations différentes et assisté à des techniques de corps variées.

Et pourtant, le tableau révèle que chacun des deux acteurs a au moins trois rôles. Par conséquent, nous pouvons avoir neuf situations possibles d'interactions[12] entre moi et mon informateur au moment de cette séance d'interview. La prise en compte de ces divers contextes m'amène à trouver dans cette représentation plusieurs rapports et les effets qui en découlent. Les effets de ces rapports se manifestent sous forme d'émotions ou d'affects.

Rapports	Description.	Affects/Émotions
(A1, B1)	Découverte/information/connaissance	Joie, surprise, remords, anticipation.
(A1, B2)	Compréhension/jeu des acteurs	Anticipation, optimisme, joie, déception.
(A1, B3)	Partage/secrets/complicités.	Acceptation, amour, optimisme, tristesse, remords.
(A2, B1)	Evaluation/Diagnostic	Soumission, peur, anticipation, surprise, joie, optimisme, déception.
(A2, B2)	Complicité/Partenariat/jeux	Acceptation, optimisme, surprise, joie, mépris, agressivité, intimidation.
(A2, B3)	Victimisation/sollicitations	Tristesse, surprise, colère, peur, anticipation, optimisme, déception, soumission.
(A3, B1)	Prudence/précautions/ouverture	Anticipation, acceptation, surprise, joie, optimisme.
(A3, B2)	Reconnaissance/témoignage/partage	Joie, acceptation, peur, optimisme, soumission, déception, intimidation.
(A3,B3)	familiarisation/courtoisie/confiance	Amour, joie, acceptation, surprise, optimisme, soumission, intimidation, colère, tristesse, peur, déception.

Tableau 2 : Présentation de la rencontre des acteurs, de la situation qu'elle crée et des émotions ou affects qui peuvent en découler.

Comme on peut le constater, lors de mon travail d'observation, j'ai vécu une multitude de situations chargées d'émotions de diverses catégories et de degrés différents. Je ne saurais exposer ces situations dans le cadre de cet article. Le tableau ci-dessus ne montre qu'une seule situation, celle de la rencontre entre un enquêté et moi. L'idée n'est pas d'étudier les émotions. De nombreux psychologues se sont déjà penchés sur la question. Il s'agit, en tant qu'anthropologue, de faire preuve d'« întelligence émotionnelle » (Goleman, 1997) qui consiste à prendre conscience de toutes les formes possibles d'émotions dans toutes les situations ; d'apprendre à les identifier, à les vivre pendant le travail d'observation, puis à les comprendre lors de l'analyse et de l'interprétation.

C'est ainsi que pour construire ce tableau, je me suis basé sur les types d'émotions reconnues par la communauté scientifique et décrites par Jacques Cosnier dans son ouvrage *Psychologie des émotions et des sentiments.* Il existe un certain nombre d'émotions basales ou primaires, *« caractérisées par des éprouvés spécifiques (affects), des expressions comportementales spécifiques et des manifestations physiologiques tout aussi spécifiques »* (Cosnier, 1994). Leur nombre varie d'un auteur à l'autre, mais les plus communes sont la joie, la tristesse, le dégoût, la surprise, la colère et la peur. A ces émotions de base s'ajoutent plus d'une centaine

[12] Si nous considérons les deux acteurs A – nous - ; B – l'enquêté – et 1,2,3 les modèles d'actions pré-établies ou rôles de chaque acteur, nous aurons en effet les 9 situations (A1, B1) ; (A1, B2) ; (A1, B3) ; (A2, B1) ; (A2, B2) ; (A2, B3) ; (A3, B1) ; (A3, B2) ; (A3, B3) qui sont des contextes différents d'interactions, certes à des degrés divers selon la sujet abordé.

d'autres qualifiées de secondaires notamment par Plutchik (Plutchik, 2002)[13]. J'ai pu dès lors comprendre et interpréter le récit de l'enquêté sous plusieurs angles de vue.

Je peux voir dans ce récit, un migrant combatif, malheureux, le bénéficiaire courtisan, qui sait ce qu'il veut, le confident, le prévoyant, etc. De même, moi aussi, je me dois de prendre conscience de mes différentes postures dans ces neuf situations d'interactions entre nous deux. Je me suis interrogé sur la position qui m'était attribuée de façon subjective par les enquêtés à travers leurs propos ou à travers les expressions de leur corps : moi, intellectuel, analyste et peut-être détenteur de solutions ; moi, bienfaiteur, représentant d'une organisation ; moi, ami et confident selon mon degré d'implication dans la communauté ; moi, hôte de longue durée ; etc. Ne pas tenir compte de ces aléas, c'est courir le risque de ne voir qu'une seule facette de l'action de l'enquêté et surtout le risque d'exalter ma propre subjectivité ainsi que celle de mon informateur.

Vient alors le moment crucial de la construction des traits significatifs que j'ai pu dégager de cette rencontre. Dans un souci d'objectivation, j'ai donc essayé d'énumérer les émotions exprimées par l'enquêté au cours de son récit. Le but est de voir comment j'y ai été affecté et comment cela a pu modifier ma vision, car je n'aurais pas pu, non seulement les prévoir, mais aussi les éviter. Elles devraient s'exprimer de toutes les façons, et mon travail a consisté à les prendre en compte. Tour à tour, j'ai noté *un enquêté souriant*, mais qui présentait une expression de *dégoût* et qui avait *un air accusateur* vis-à-vis de ses parents qui n'auraient pas pris soin de *garantir son avenir* (déception). Comment pouvait-il *sourire* en même temps qu'il éprouvait une certaine *douleur* ? Que devrais-je comprendre, était-il *fier* de ses parents ou était-ce un *« rire jaune »* ? En face, j'éprouvais quant à moi de la *compassion* qui m'éloignait du *sourire* et surtout un peu de *colère* due au fait que je me suis senti fortement concerné par la question. Je me suis trouvé, dans ce cas, dans une posture de chercheur et de proche à la fois. Le petit sourire de l'enquêté peut se comprendre, lorsque j'ai remarqué par la suite *un enquêté attentionné* et *compréhensif* qui trouve une raison à ses parents (ceux-ci étaient certains de repartir dans leur village d'origine). A partir de là, je me suis laissé affecter par les émotions de quelqu'un qui ne veut pas baisser les bras et qui sait ce qu'il cherche, après avoir surmonté sa *peur du lendemain* et l'impasse dans lequel il se trouve. C'est sans doute ma posture d'engagé et de professionnel du monde du développement qui provoque en moi ces émotions et qui me pousse à m'intéresser à ce qu'il compte faire pour y arriver. C'est ainsi que lorsqu'il dit que son rêve était d'acquérir un lopin de terre, ma préoccupation a été de savoir comment est-ce qu'il pensait s'y prendre. Il a alors parlé d'épargner toujours un peu plus d'argent et surtout de *continuer* à soumettre des projets de développement à des ONG « *comme nous l'avons toujours fait ici* », ajoute-t-il. En me laissant affecter par les émotions issues de l'interaction entre lui et moi en ce moment précis et en exprimant mes émotions à mon tour, j'ai découvert des éléments supplémentaires qui venaient corroborer une de mes hypothèses de recherche qui était finalement de montrer que, pour *les migrants kabyè de Bokocopé, le projet de développement était un phénomène social où s'exprimait à la fois l'économique, le juridique, le moral, le religieux, le culturel, ainsi que toutes les formes esthétiques auxquelles ces faits aboutissent*.

Pour rendre compte de mon terrain, je ne me demande donc pas forcément vers où est-ce que mes hôtes cherchent à me mener, je me laisse guider par les circonstances, les situations, les émotions, les sentiments, les affects qui découlent de ces situations. Même les biais que ce choix pourrait engendrer font partir de mon texte, c'est le cas par exemple des biais liés aux

[13] Sur les types d'émotions, voir le *Guide des émotions* de Michelle Larivey sur www.redpsy.com/guide.

effets des rapports (A2-B2) et (A2-B2), c'est-à-dire moi en tant que professionnel du développement et eux en tant que enquêtés et bénéficiaires d'un projet de développement financé par un organisme que je représente auprès d'eux.

V. Les biais liés à la lucidité complaisante et à l'effet de domination symbolique

Un autre piège que j'ai perçu est celui que je peux appeler le piège de la *lucidité complaisante*, pour désigner le fait que je me sois trouvé en présence de sujets en pleine possession de leurs facultés intellectuelles, perspicaces, voire clairvoyants, qui maîtrisent très bien le monde du développement et qui sont prêts à se montrer agréables, à rendre service ou à faire montre d'une indulgence excessive envers moi. C'est un comportement à même de déjouer mon regard objectivant, surtout si je ne prenais pas conscience du fait que ces sujets étaient en plein dans leur rôle, celui de produire des impressions qui expriment leur sensation d'obligeance à mon égard en tant que leur « sauveur ». Or, la capacité de ces acteurs à donner des impressions peut se présenter sous deux formes : une forme explicite avec des mots, par l'utilisation de termes génériques ; ou alors une forme indirecte, c'est-à-dire par des gestes, des signes et même des techniques du corps entendues comme « *les façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps »* (Mauss, 1968).

> « *Bonjour chef ! », « nous vous souhaitons le bienvenu monsieur », « directeur, le projet marche bien », « grand-frère, je vous ai vu hier en ville ».*

Ce sont là quelques expressions utilisées par les observés pour me désigner, et pourtant ils connaissent tous mon prénom. Mon statut de responsable d'ONG travaillant *avec eux* autour d'un projet d'élevage crée inévitablement une relation d'interactions qui a pour corollaire un *effet de domination symbolique*. Dans un pareil cas, j'ai été amené à m'interroger sur la position que les migrants *kabyè* m'attribuaient subjectivement à travers ces propos et surtout sur les incidences que cela pourrait avoir sur leurs expressions aussi bien explicites ou directes. Car, de toutes les manières, nous nous devons de « *faire partie des hiérarchies* » (Leservoisier, 2005). En fonction des *intérêts* (en tant qu'émotion secondaire) de l'enquêté, je suis perçu différemment. Selon les cas, je suis considéré, soit comme le représentant de l'institution à partir de laquelle ils ont pu entamer une activité qui va leur permettre d'améliorer leur condition de vie, donc comme un fonctionnaire, un intellectuel, un « bourgeois », un dominant « directeur », soit comme un observateur – qui a réussi à créer une familiarité avec eux – ou quelqu'un susceptible d'être un confident, à qui on peut dire des choses comme à un « frère ». Et selon ces différentes situations, les données collectées ont un sens et une importance particulière. Situation délicate aussi bien pour moi que pour mes informateurs.

Autant je dois prendre conscience de ces variations de contextes tout en surmontant mes propres préjugés, autant je place mon informateur dans une situation où il doit interpréter sa propre culture ainsi que la mienne. C'est ce paradoxe que Paul Rabinow décrit en ces termes : « *on demande à l'informateur de penser certains aspects de son propre monde sous des angles multiples, et il doit ensuite apprendre à élaborer différentes représentations de cet objet nouvellement mis en lumière à l'intention de quelqu'un qui se trouve en dehors de sa culture, qui ne partage presque aucun de ses présupposés, et dont les intentions et démarches sont obscures. »* (Rabinow, 1988). Ce « *procès d'interlocution »* (Favret-Saada, *op. cit.* : 52) devient plus délicat encore avec cette relation implicite de domination imprimée par mon statut de professionnel du développement, et reste de ce fait une situation emprunte d'émotions et d'affects.

VI. Conclusion.

« On ne peut pas mettre le vent en cage » disait Christophe André, en citant un proverbe, à propos des émotions (André, 2006). Les émotions jouent en effet un grand rôle dans notre vie. Elles guident nos décisions, elles influencent nos relations sociales. Quoi de plus normal que d'éprouver des émotions et des sensations en tant qu'être humain. Et si l'homme est au cœur de l'objet anthropologique, la construction de la connaissance ne saurait se faire en embrigadant les affects au profit d'une certaine rationalité qui serait la base de la scientificité.
Même si la recherche anthropologique a mis du temps pour s'intéresser au corps comme objet d'étude, on peut noter aujourd'hui la construction d'un postulat de base tel que rapporté par Françoise Héritier : le corps est le point d'ancrage de la pensée et de l'ordre social, et la nature sensible du corps infère une dimension affective de la vie sociale. Dès lors, une question mérite d'être posée : « *peut-on raisonnablement penser que cette nouvelle anthropologie du corps et des affects qui s'y rattachent contredit fondamentalement celle fondée sur la mise en évidence de structures, qui semble impliquer exclusivement l'usage de la raison ?* » (Héritier, 2003).

A cette question, mon expérience de terrain relaté ici me permet d'affirmer que non seulement il n'y a point de contradiction, mais surtout qu'il s'agit d'une orientation éclectique à prendre en compte. Mon terrain de recherche, le monde du développement, est un cadre chargé d'émotions, il serait incohérent de ne pas tenir compte, tant des faits réels que des faits irréels, émotionnels pour ainsi dire. J'ai donc essayé de trouver un équilibre et une justesse émotionnels comme rationnels pour rendre compte des situations observées en me laissant guider par les différentes situations d'enquêtes. Comme le dirait Favret-Saada, cela peut paraître une stupidité quand on sait que « *l'ethnographie […] ne peut se désigner comme science qu'à la condition d'effacer la trace de ce que fut le travail sur le terrain […] »,* mais, toujours comme elle, « *je soutiens pourtant que la stupidité de l'ethnographe, c'est-à-dire son refus de savoir où l'indigène veut l'entraîner, est inévitable dans de semblables circonstances »* (Favret-Saada, *op.cit.*).

Les conditions d'observation ont été particulières, d'autant plus que, non seulement je suis face au monde des migrants *kabyè* de Bokocopé, mais aussi au mien, ou plus précisément à mes mondes : mon monde de professionnel, celui de chercheur et celui de proche (ou que nous considérons comme proche)[14]. Le but de ma recherche reste, certes, la compréhension du monde de ces migrants, mais il a été difficile pour moi de le décrire, sans prendre en considération d'une part les représentations officielles de l'institution que j'incarne (représentations qui forgent une bonne partie de mes préjugés ainsi que ceux des enquêtés), et d'autre part les critères de distanciation qui me sont dictés par ma posture de chercheur. La maîtrise et l'utilisation des termes ou vocabulaire génériques[15] de la *culture*[16] *de*

[14] Pendant mon séjour dans cette communauté, s'il est vrai que, personnellement, je me sentais très proche d'elle (je suis de la même région, je comprends et je parle la langue, etc.) il m' est arrivé quand même de me demander si elle me considérait comme un proche.
Si mes relations professionnelles étaient claires - il s'agit du représentant d'une organisation qui accompagne techniquement les bénéficiaires d'un projet -, si mes relations de chercheur/enquêtés étaient également claires - il s'agit de quelqu'un intéressé par leur histoire, leur mode de vie, et qui cherche davantage à comprendre -, celles de quelqu'un ayant des liens particuliers avec eux ne semble pas l'être pour autant. Elles ont toujours été interférées par les deux premières, en ce sens qu'il était difficile de déterminer des émotions et des affects propres au registre particulier d'une certaine fraternité. En fin de compte, j'ai retenu que, même si cette fraternité existait et était réciproque, elle a pu être aussi le résultat de mon long séjour au sein de la communauté. je dois donc en tenir compte dans mon effort d'objectivation.
[15] Olivier de Sardan (1995) parle d'ailleurs clairement de « langage-développement » qui est constitué de l'univers langagier des enquêtés et de celui des institutions de développement. Autour d'un projet de développement, ces deux univers entrent en contact sous la forme d'un langage-projet. C'est de ce langage-projet

développement, aussi bien par moi que par les enquêtés en est une preuve. Comprendre leur monde, c'est opter pour la description du vécu, donc de l'expérience, dépourvue cependant des principes susceptibles de procurer un fondement scientifique réel à notre recherche. Puisque, décrire l'expérience revient à mettre en avant des vécus individuels, observés et saisis dans des situations particulières. La défiance à l'expérience pleine d'émotions et d'affects s'avère donc indispensable, mais nous nous sommes aperçus très vite que nous risquions de plonger dans une sorte de tendance à « l'objectivisme ». Il a fallu trouver un juste milieu, en pensant comme Louis Pinto, que « *l'objectivation sociologique possède donc une double dimension, celle d'une défiance envers l'expérience et celle d'une prise en considération de cette même expérience* » (Pinto, 1999). Et cela passe sans doute par ce que Leservoisier appelle un « *retour réflexif* » sur la situation d'enquête (Leservoisier, 2005).

Bibliographie

ANDRE, C. (2006), « Peut-on gérer ses émotions ? », *Sciences Humaines*, n°171, mai 2006.

BERGER, P., LUCKMANN, Th. (2003), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.

BOURDIEU, P. (1984), *Homo academicus,* Paris, Les Éditions de Minuit.

BOYER, P. (1991), « Anthropologie cognitive » in BONTE, P. et IZARD, M., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie,* Paris, PUF.

CAD (Comité d'Aide au Développement), (2002), *Glossaire des principaux termes relatifs à l'évaluation et à la gestion axée sur les résultats,* Les Éditions de l'OCDE.

COSNIER, J. (1994), *Psychologie des émotions et des sentiments,* Paris, Retz.

CUCHE, D. (2004), *La notion de culture dans les sciences sociales,* Paris, La Découverte.

FAVRET-SAADA, J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts,* Paris, Gallimard.

FORTIN, B. (2002), *La gestion des émotions,* Montréal, CPF.

GERAUD, M.-O., LESERVOISIER, O., POTTIER, R. (2007), *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes,* Paris, Arman Colin.

GOFFMAN, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne,* T1, *la présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit.

GOLEMAN, D. (1997), *L'intelligence émotionnelle : comment transformer ses émotions en intelligence,* Paris, R. Laffont.

HERITIER, F. (2003), « Une anthropologie symbolique du corps ». In *Journal des africanistes*, tome 73, fascicule 2. pp. 9-26.

---

dont il est question ici. Signalons que l'OCDE (Organisation de Coopération et de Développement Économiques) a même publié en 2002 un Glossaire des principaux termes dans lequel on peut trouver par exemple la définition du terme « bénéficiaire » utilisé dans le tableau ci-dessus en ces termes : *« Individus, groupes ou organisations qui bénéficient de l'action de développement, directement ou non, intentionnellement ou non. »* (CAD, 2002). Dans le même registre, on peut également noter le *Glossaire* élaboré par le CADTM (Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers-Monde) en 2003 qu'on peut trouver en suivant ce lien : http://www.cadtm.org/article.php3?id_article=117.

[16] Étant donné que la notion de culture est aujourd'hui utilisée presque « à tout va », il me semble indispensable de préciser le contenu que je lui accorde dans le cadre de ma recherche, même si la définition de Tylor dès 1871 – « *cet ensemble complexe incluant les savoirs ; les croyances, l'art, les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que toute les dispositions ou usage acquis par l'homme en société* » - semble être pour l'anthropologie un préambule obligé (Gearud et alii, 2007). Je ne vais pas revenir sur les différentes approches de la culture déjà bien exposées dans plusieurs ouvrages dont celui de Danys Cuche (Cuche, 2004), mais, en me situant dans le contexte de l'anthropologie cognitive qui part du principe que « *les individus naissent dotés de capacités cognitives similaires mais, au cours de leur développement, ils les utilisent pour constituer des systèmes d'idées ou de souvenirs différents selon les stimuli reçus* » (Boyer, 1991), j'entends par culture du développement, l'ensemble des connaissances acquises ou des représentations que les acteurs du développement possèdent pour penser et agir en tant que membre de leur communauté.

IZARD, M. (1991), « Méthode ethnographique », in Bonte, P. et Izard, M. (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie,* Paris, PUF.
LAPLANTINE, F. (2006), *La description ethnographique,* Paris, Armand Colin.
LESERVOISIER, O. (dir.), (2005), *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales. Retour réflexif sur la situation d'enquête,* Paris, Karthala.
MAGGIORI, R. (1984), « Ce que Bourdieu veut dire », *Libération, N° du* 24 décembre.
MAUSS, M. (1968), « Les techniques du corps », *Sociologie et Anthropologie,* Paris, PUF.
OLIVIER DE SARDAN, J.-P. (1995), *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social,* Paris, APAD/Karthala.
PINTO, L. (1999), "L'expérience vécue et l'exigence scientifique d'objectivité", in *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, p. 7-50.
PLUTCHIK, R. (2002), *Emotions and life.*
RABINOW, P. (1988), *Un ethnologue au Maroc,* Paris, Hachette.
RUTHERFORD, S. (2002), *Comment les pauvres gèrent leur argent,* Paris, Karthala et Gret.
WITTGENSTEIN, L. (1982), *Remarques sur « le rameau d'or » de Frazer,* Paris, L'Age d'Homme.